

FONDS DUBOIS : 4386

BIBLIOTHEQUE DE « L'EMANCIPATION »

DEUX ÉPISODES

DE LA

VIE DE ROBERT OWEN

PAR A. FABRE

NIMES

IMPRIMERIE ROGER ET LAPORTE

Veuve LAPORTE, Suc^r

7, Ruelle des Saintes-Maries, 7

—
1894

BIBLIOTHÈQUE DE « L'ÉMANCIPATION »

DEUX ÉPISODES

DE LA

VIE DE ROBERT OWEN

PAR A. FABRE

NIMES

IMPRIMERIE ROGER ET LAPORTE

Veuve LAPORTE, Suc^r

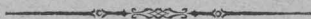
7, Ruelle des Saintes-Maries, 7

—
1894

DEUX ÉPISODES

DE LA

VIE DE ROBERT OWEN



UN MOT SUR ROBERT OWEN

Parmi les réformateurs sociaux marquants du début du XIX^e siècle se dresse une grande figure, celle de Robert Owen. Aucun plus que lui n'attira l'attention du monde, aucun ne fit naître autant d'enthousiasme populaire, aucun n'éveilla au même degré la sympathie des classes éclairées.

Ses amis étaient le duc de Kent, père de la reine d'Angleterre, Lord Brougham, etc.; ses visiteurs, des princes, l'Empereur de Russie, etc.; ses associés, des philosophes comme Jérémie Bentham; ses auditeurs, la Chambre des Représentants des Etats-Unis, ou bien le peuple d'Angleterre se pressant en foule compacte dans les grands halls où il donnait ses conférences.

Né en mai 1771, il était le septième enfant d'un sellier de Newtown (Angleterre). A 10 ans, il quitte la maison paternelle et va à Londres retrouver un de ses oncles maternels; peu après, il entre dans le commerce et conquiert l'estime et l'amitié de ses patrons successifs.

A 20 ans, il dirige à son compte une filature de coton, situation importante. A partir de cette époque, sa vie sem-

ble un roman rempli de lutttes, d'efforts intelligents, de succès brillants, d'accidents heureux et de revers.

Doué d'une volonté infatigable, d'une activité incessante, d'un esprit supérieur, Owen, pendant plus d'un demi-siècle, fut l'initiateur ou le défenseur de toutes les mesures prises en Angleterre en faveur des classes ouvrières. Les difficultés sans nombre, les défaillances de ses associés, les résistances de toutes sortes qu'il rencontra au cours de sa longue carrière ne le découragèrent jamais.

Jusqu'à son dernier moment, il conserva dans le cœur, avec sa bienveillance native, de larges espérances dans le progrès humain auquel il avait voué sa vie, et l'ardent amour du peuple d'où il était sorti. Au clergyman qui l'assistait au moment de la mort et lui demandait s'il ne regrettait pas la « folle dépense de sa vie, en des plans non acceptés, et dans des efforts sans fruits, » le vieux philosophe, les yeux brillants, répondait : « Non, monsieur, ma vie n'a pas été dépensée inutilement ; j'ai proclamé au monde d'importantes vérités, et si elles n'ont pas été reçues, c'est que le monde ne les a pas comprises. Comment en blâmerais-je le monde ? je suis en avance de mon temps. »

Owen mourut le 17 novembre 1858, dans cette ville de Newtown où il naquit et où il voulut rendre le dernier soupir.

— Voilà l'homme, et voici l'œuvre, ou du moins, deux des parties de l'œuvre.

Premier épisode : New Lanark

En 1797, M. Dale, grand manufacturier écossais et banquier à Glasgow, possédait, sur les bords de la Clyde, le village et les usines de Lanark. Robert Owen — déjà connu comme habile filateur de coton — voyageant dans le comté,

visita l'établissement. Des côteaux boisés entouraient le village, les eaux limpides de la rivière baignait ses manufactures; des prés, des vergers égayaient le vallon : tout contribuait à donner à l'ensemble un aspect poétique; aussi fit-il à Owen une profonde impression. « De tous les sites que j'ai visités, » dit-il à l'ami qui l'accompagnait, « voilà celui que je préférerais pour tenter d'y réaliser une expérience que j'ai depuis longtemps en projet. »

Deux ans après, accompagné de MM. John Barton et John Atkinson, ses deux associés, représentants des maisons de Londres et de Manchester, il traitait avec M. Dale l'achat de l'établissement au prix de 1.500.000 francs. Trois mois plus tard, il épousait la fille de M. Dale, se fixait dans sa nouvelle acquisition, et commençait à s'occuper d'administration.

Les débuts furent difficiles. A cette époque la population sédentaire, accoutumée à travailler à domicile, avait un très grand préjugé contre le travail dans les filatures qui troublait une habitude séculaire. Les grands établissements en pénurie d'ouvriers étaient obligés, pour remplir leurs cadres, de prendre comme travailleurs des vagabonds qui ne se fixant nulle part et s'adonnant à l'ivrognerie, contribuaient à écarter des résidences manufacturières la population sobre et laborieuse.

Dans le village, on comptait alors 1500 hommes établis en famille et environ 500 enfants pauvres âgés de 7 à 12 ans, fournis par les paroisses environnantes. Ces enfants abandonnés de leurs parents, étaient logés, vêtus, nourris par le manufacturier et accablés de travail. Owen décida qu'on ne recevrait plus de ces enfants abandonnés et les remplaça par des adultes ; puis il fit construire des maisons nouvelles, réparer les rues du village et restaurer les maisons délabrées.

S'étant ensuite aperçu qu'à New-Lanark, (c'était ainsi qu'on appelait dès lors l'établissement), les marchandises courantes étaient vendues à des prix très élevés, il installa

des magasins coopératifs où l'on trouvait tous les articles de consommation quotidienne à des prix modérés.

Par ses soins et sous son influence, une amélioration sensible dans la santé et le confort des habitants ne tarda pas à se manifester. Six ans s'étaient à peine écoulés qu'Owen sentait combien il gagnait dans l'estime de ses ouvriers et combien l'indifférence et les préventions du début faisaient peu à peu place à la sympathie.

Un événement imprévu vint hâter cette transformation.

Des différends survinrent entre la Grande Bretagne et les Etats-Unis ; ces derniers mirent embargo sur les cotons. Les prix augmentèrent tellement que les fabricants se demandèrent s'il ne valait pas mieux fermer les usines et laisser leurs ouvriers chercher du travail ailleurs, que de continuer à travailler à perte. Beaucoup prirent ce parti, et la misère devint effroyable : Owen ne voulut pas voir souffrir ainsi ses propres travailleurs. Il résolut de continuer à leur payer le même salaire, quoique la fabrication fût suspendue, leur demandant seulement pour tout travail de continuer à soigner leurs machines et à les tenir bien propres.

Pendant les quatre mois de chômage il ne fit aucune retenue et paya 175.000 francs ! Ce procédé généreux lui gagna le cœur de toute la population. A partir de ce jour, tous ses ouvriers acceptèrent de confiance ce qu'il proposa, et il n'éprouva plus de résistance à faire ce que ses associés lui permirent d'entreprendre.

Ce qu'Owen fit pour l'instruction des enfants, dans un temps où les écoles du peuple étaient encore délaissées, et le luxe qu'il y déploya est inimaginable. Dans sa large équité et sa bienveillance, il considérait les adultes comme les maîtres du monde et les enfants comme de « petits hôtes à qui il fallait donner la bienvenue avec courtoisie et tendresse, à qui il fallait offrir la sagesse et l'amour, qu'il fallait charmer avec des chants et des fleurs, de sorte

que ces petits fussent heureux et fiers d'être venus dans un monde qui leur donnait le bonheur, leur demandant simplement en retour de la bonté. »

Dans une lettre publiée par le *Times* le 13 novembre 1877, Holyoake, l'historien de la coopération, décrit en termes vibrants l'émotion qui le saisit quand, longtemps après leur abandon, il visita les anciennes écoles de New-Lanark : « Je les supposais petites, ternes et d'installation médiocre. Au lieu de cela, je trouvais un édifice séparé, bâti en pierres, vaste et élevé, avec un admirable portique soutenu par quatre colonnes. Le rez-de-chaussée comprenait trois salles d'écoles, chacune pouvant contenir 6 à 700 personnes ; au dessus se trouvaient deux salles de lecture très hautes et bien éclairées ; l'une offrait place à 800 personnes ; l'autre, avec galerie tout autour, pouvait en recevoir 2.000. »

Parlant de divers objets et du matériel scolaire encore restants, Holyoake ajoute : « Ils doivent avoir coûté une somme considérable, la négligence et l'action du temps n'ont laissé de ces objets que des vestiges, mais leur perfection est encore assez visible pour montrer le soin extrême qui fut donné à leur création. »

Cent vingt cinq mille francs avaient été dépensés dans les bâtiments scolaires ; les associés d'Owen, tout en reconnaissant que les usines étaient admirablement conduites et donnaient de grands profits, se demandaient à quoi pouvaient servir de pareilles dépenses ? Owen pensait autrement ; dans un document du temps adressé aux manufacturiers, il leur disait : « Beaucoup parmi vous ont expérimenté l'avantage de machines bien conçues et bien entretenues.... si donc les soins donnés à vos machines inanimées peuvent produire des conséquences aussi avantageuses, combien plus devriez-vous attendre de soins analogues portés à vos instruments vivants et dont la construction est bien plus merveilleuse encore ! »

Owen n'était pas un homme de controverse dans le sens

ordinaire du mot ; c'était un expérimentateur qui savait aussi bien gagner de l'argent que conduire les plus difficiles entreprises.

Rencontrant dans ses associés une grande résistance pour ses essais d'éducation qu'il jugeait essentiels, il fut conduit à la dissolution de sa première société et à la reconstitution d'une seconde, dans laquelle figuraient Jérémie Bentham, le grand philosophe utilitaire, William Allen, le quaker, et quelques autres personnes.

Bentham n'était pas homme à s'opposer à n'importe quel essai de réforme, il était trop libéral pour cela ; et Owen avait à cœur l'éducation populaire. Il y réussit au-delà de toute espérance. De 1812 à 1822, New-Lanark attira tellement l'attention publique que les procédés d'Owen à l'égard de son personnel furent considérés comme applicables à la société tout entière.

Mais ses grands succès ne se produisirent pas sans éveiller l'envie des autres manufacturiers ; et ses nouveaux procédés d'éducation libérale, sans soulever l'hostilité des ministres des différents cultes, qui considéraient l'instruction du peuple comme chose leur appartenant.

Ces personnages regardaient d'un œil jaloux l'influence morale et la popularité croissante d'Owen, jugeant son prestige nuisible à leur légitime influence ; aussi cherchèrent-ils à lui nuire dans l'esprit de ses nouveaux associés.

Owen leur fournit des armes par sa célèbre déclaration d'indépendance mentale, dans laquelle il réclama, pour tous les hommes, ce dont il sentait si vivement le besoin pour lui-même, je veux dire la liberté religieuse, la liberté de conscience, jugeant que cet affranchissement était indispensable pour assurer le bon ordre et le bien-être dans la société.

Un tel besoin de liberté morale et religieuse ne pouvait que choquer grandement William Allen, son associé, le quaker, membre de la Société des Amis. Allen était un homme consciencieux et bien intentionné, mais plein de

vanité dévote, de vues étroites, pointilleux et agressif. Obligé à des rapports constants avec un tel homme, Robert Owen dût se montrer très circonspect ; mais les difficultés ne pouvaient être évitées.

On lit dans les mémoires d'Allen : « Neuvième mois, tenu » une conférence avec les associés d'Owen. — Robert Owen » est ici et je suis très anxieux à son sujet. Il a proclamé » dans les journaux ses principes irréguliers et il veut me » faire concourir à ses plans, ce à quoi j'ai résisté de la » façon la plus positive. Je suis résolu à ne point rester » dans la société de New-Lanark, à moins qu'on n'y établisse une surveillance constante et étroite, confiée à » quelqu'un dont nous soyons absolument sûr. »

Le 20 avril 1818, William Allen écrit : « Je viens de passer » une semaine d'épreuves ; j'ai soutenu de nombreuses » controverses avec Robert Owen sur l'hétérodoxie de ses » principes, et cela m'a obligé à de pénibles contentions » d'esprit. »

En janvier 1824, Allen était parvenu à imposer dans les écoles un maître venu de Londres et spécialement chargé de préparer les changements qu'il voulait introduire dans l'instruction.

Cela continua ainsi jusqu'au jour où Owen fut contraint par ses associés à abandonner le service de l'éducation.

Ce fut sur ces entrefaites qu'un chargé d'affaires, Richard Flower, se trouvant en Angleterre et ayant entendu parler des grands mérites d'Owen, comme manufacturier et réformateur social, vint le trouver et lui proposa l'achat d'un grand domaine dans l'Illinois (Etats-Unis), où, librement, il pourrait essayer son nouveau système. Owen prêta l'oreille à cette proposition, et voici ce qu'il advint :

Deuxième épisode : New-Harmony

Nous empruntons les traits principaux du récit qui suit à Macdonald, disciple et grand admirateur d'Owen.

En 1824, dans l'Illinois, sur les rives de la Wabash, on voyait un riant village, Harmony. Les rues, tracées à angle droit, entouraient un large square, sur les côtés duquel s'élevaient de grands édifices publics, écoles, églises, etc. Trente mille acres (douze mille hectares) de terres fertiles s'étendaient aux alentours. La propriété toute entière appartenait aux Rappites qui, dès 1814, s'étaient mis à défricher les terres et à bâtir les maisons. Ils cultivaient eux-mêmes une étendue de trois mille acres (douze cents hectares). Des fermiers exploitaient dix-neuf fermes détachées. Des vignes, des vergers étaient en plein rapport.

C'est ce domaine, avec toutes ses dépendances, qu'Owen acheta au prix de 150.000 dollars (750.000 francs). En le vendant à ce prix, les Rappites faisaient un immense sacrifice, mais ils avaient résolu de quitter le pays.

Owen baptisa le village du nom de *New-Harmony*; puis, il engagea *les gens industrieux et de bonne volonté de toutes nations* à venir habiter sa nouvelle acquisition.

Six semaines après son invitation, 800 personnes étaient rassemblées; en octobre 1825, le nombre s'en élevait à 900.

PREMIÈRE CONSTITUTION

Le 25 avril 1825, Owen réunit le peuple dans le Hall de New-Harmony et dit : « J'ai acheté cette propriété pour y introduire la pratique de vues nouvelles, mais comme il est impossible à des personnes élevées comme vous l'avez été de passer d'emblée d'un système irrationnel à un système rationnel, il faut, de toute nécessité, essayer pendant trois

ans un terme moyen de gouvernement, et se préparer à s'adapter aux besoins de la société future. » Cela dit, il leur donna une constitution provisoire, remit la direction à un comité préliminaire et retourna en Europe où l'appelaient d'importantes affaires; car il avait toujours des intérêts dans New-Lanark.

Owen parti, on peut imaginer ce qu'il advint. Macdonald, dans son récit, ne nous dit rien du travail des 30,000 acres de terres, mais il nous montre un pharmacien délivrant gratuitement les médicaments, un magasin fournissant aux habitants les choses nécessaires, l'éducation organisée en service public avec 130 enfants vêtus, nourris, instruits, aux frais de la communauté!

Les amusements florissaient, il y avait concert le vendredi et danses le mardi soir dans l'ancienne église des Rappites. Chose étrange, dans un pays pacifique, cinq compagnies militaires recrutées dans l'établissement manœuvraient de temps en temps sur le square public.

DEUXIÈME CONSTITUTION

Le 12 janvier 1826, Owen revint à New-Harmony. Les membres de la société s'assemblèrent et adoptèrent un nouveau contrat sous le nom de *Nouvelle Communauté d'égalité*. Owen, pour habituer le personnel à se gouverner, remit à nouveau le pouvoir exécutif à un comité. Ce comité était composé de six personnes qui devaient agir sous la direction de la communauté.

TROISIÈME CONSTITUTION

La première constitution avait duré moins d'un an au lieu des trois ans primitivement fixés; dans la seconde, des difficultés surgirent de suite en si grand nombre que les habitants furent unanimes à demander à Owen de prendre

seul le gouvernement, son expérience leur semblant indispensable. Owen se rendit à leur désir. En mars 1826, la *Gazette de New-Harmony* dit que sous cette unique direction l'ordre fut rétabli et que le travail devint actif et laborieux.

QUATRIÈME CONSTITUTION

Mais à peine cela fut-il écrit que le même journal constate, en avril, que la bonne harmonie fut troublée par des personnes qui proposaient de diviser le domaine en plusieurs sociétés. Owen refusa net et, en ayant le pouvoir, organisa un noyau de 25 personnes choisies. Le reste des habitants fut divisé en trois catégories et devait, pour passer d'une division à une autre, faire un stage d'au moins douze mois.

CINQUIÈME CONSTITUTION

Les premiers jours de mai 1826, la communauté fut divisée en trois sections portant les noms : Owen, Macluria, Feiba Peven. L'immigration continuait si pressée qu'on dut prévenir les partisans de l'idée de ne venir que si on leur adressait un nouvel appel.

SIXIÈME CONSTITUTION

Le mois ne s'écoula pas sans amener de nouvelles difficultés. Le 30 mai des troubles relatifs à la disposition de la propriété s'étant produits, on réunit toute la population et l'on forma quatre sociétés séparées, se gouvernant elles mêmes et disposant des terres qu'elles pourraient acheter. Elles commerceraient entre elles au moyen de papier-monnaie. Il fut décidé qu'on se réunirait trois fois la semaine pour recevoir une éducation commune. Un mois et demi

plus tard l'exécution de cette décision fut suspendue, Owen étant tombé malade.

SEPTIÈME CONSTITUTION

Le 25 août 1826, une grande assemblée populaire révoqua tous les fonctionnaires alors existants. Trois personnes furent désignées comme dictateurs.

Le 17 septembre 1826, une nouvelle réunion, comprenant toutes les sociétés et tous les membres, s'assembla dans le grand Hall de New-Harmony « dans le but de rechercher les moyens d'améliorer la condition du peuple et de rendre les gens contents. »

Owen leur adressa un message, leur proposant de fonder une association où tous les biens seraient en commun, sauf à réserver ce que chacun jugerait convenable pour aider ses amis. Owen en aurait le gouvernement et s'adjoindrait quatre membres. Cette forme de gouvernement ne serait point modifiable pendant cinq ans.

Naturellement cette proposition annulait toutes les organisations antérieures. Des mécontentements et des désaccords surgirent de toutes parts et beaucoup de personnes quittèrent New-Harmony.

La *Gazette* du 1^{er} novembre 1826, dit : « Dix-huit mois d'expérience nous ont prouvé que les qualités requises pour être membre permanent d'une communauté sont : l'honnêteté de vues, la tempérance, l'industrie, le soin, la propreté, le désir de s'instruire, etc. »

La *Gazette* du 8 novembre, commentant le départ d'un grand nombre de personnes, montre « combien il est impossible à une société, où l'on pratique la communauté des biens, d'exister à moins que les membres la composant n'aient acquis le véritable caractère communiste. »

En janvier 1827, l'expérience touchait à sa fin. Owen vendait la propriété à divers membres et la plus grande partie du domaine, divisée en lots individuels, se fondait en propriétés personnelles.

Quinze années après la catastrophe, Macdonald se trouvant à New-Harmony parmi les restes de l'ancienne population écrivait : « On m'avait prévenu de ne pas parler de socialisme, parce que le sujet était impopulaire. »

L'histoire est vraiment lamentable et cette série d'écroulements donnerait une piètre idée de l'esprit pratique d'Owen, si l'on n'avait devant les yeux ses éclatants succès de New-Lanark, son entente des affaires, sa générosité inépuisable en faveur de l'instruction populaire et du bien-être des ouvriers, sa loyauté avec ses associés successifs, les hautes amitiés qu'il obtint et l'estime universelle l'entourant dans sa vie et le suivant dans la mort.

On se demande alors pourquoi l'échec de cette deuxième tentative ? C'est qu'Owen, comme Rousseau, comme Fourier et bien d'autres socialistes, croyait à la bonté native de l'homme : « Le caractère de l'homme est le produit des circonstances favorables ou défavorables qui l'entourent, » avait-il l'habitude de dire. Cette croyance profonde, cette maxime optimiste fut le guide de sa vie et le mobile de toutes ses actions. C'est sous son influence qu'il organisa New-Lanark et qu'il expérimenta, à New-Harmony, le *self-government* sous tant de formes.

Le succès de l'un, la chute de l'autre s'expliquent ; les conditions d'expérience n'étaient pas les mêmes :

A New-Lanark, nous trouvons au début une population d'ouvriers ignorants et déguenillés, pourvus d'un maigre salaire, soumis à un travail industriel toujours le même et facile à contrôler. Owen, par sa bienveillance constante, par ses bienfaits répétés, s'impose à leur reconnaissance ; il s'enquiert de leurs besoins, les prévient et y satisfait avec

une générosité sans pareille. Pendant 25 ans, il vit de leur vie et acquiert sur eux un ascendant extraordinaire : ce fut la raison du succès.

A New-Harmony, le problème était moins circonscrit. La terre, l'industrie, le commerce, tout était expérimenté à la fois selon un mode nouveau.

La population rassemblée à la hâte n'avait aucune adaptation préalable; l'individu, aucune fonction nettement déterminée permettant le contrôle quotidien de ce qu'il pouvait produire. Des facilités pour consommer avaient été accordées à tous les membres sans qu'on leur eût imposé en même temps, ni qu'ils se fussent imposé à eux-mêmes, un travail correspondant. Quoi d'étonnant que le résultat prochain fût le désordre et une débandade inévitable !

* * *

Un idéal, un besoin de justice pousse aujourd'hui vers l'étude de l'évolution sociale, ce mouvement n'est pas près de finir ; rien ne peut mieux l'orienter que la connaissance des nombreuses expériences faites au cours de ce siècle, qu'elles aient été des revers ou des succès. En cette matière, échecs ou succès sont également instructifs. Des uns comme des autres il faut dégager les éléments qui détermineront la véritable voie à suivre et écarteront définitivement les errements condamnés par l'expérience.

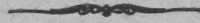
Selon nous le temps compris entre l'an I de la République Française et l'année 1894 peut être divisé en deux tranches égales :

La première contenant d'abord l'explosion des utopies sociales diverses tombant comme des graines sur le terrain merveilleusement préparé par la Révolution, et s'épanouissant ensuite en divers pays sous forme d'expériences nombreuses et malheureuses ;

La seconde comprenant : 1^o Une grande poussée de diverses formes du socialisme marchant à la conquête des pouvoirs publics — témoin l'Allemagne ; — ou réformant

les lois ouvrières — exemple l'Angleterre ; — 2^o Une foule d'applications nettement délimitées et circonscrites ; coopératives commerciales, participatives industrielles ; les unes et les autres évolutionnistes par nature, silencieuses d'allure et procédant expérimentalement.

Nous constatons déjà l'énorme extension de ces deux dernières formes et sur leur succès nous bâtissons de grandes espérances. Mais quel que soit l'avenir réservé à ces divers systèmes, nous croyons pouvoir dire que la civilisation, dans ses branches industrielles et commerciales, marche indubitablement vers l'association, par la transformation en grands magasins et en grandes usines des organes de production et d'échange ; et que, par les formes économiques futures, l'empire du monde appartiendra au système qui — réservant la part de l'invalidité, de l'enfance et de la vieillesse — donnera à l'homme, avec l'assurance d'une vie meilleure, **tout le produit de son travail, rien que le produit de son travail.**



BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉMANCIPATION

UN SOCIALISTE PRATIQUE
ROBERT OWEN

Biographie de ce Réformateur social
et de ses tentatives en Angleterre et aux Etats-Unis

Par **A. FABRE**

SOUS PRESSE — PRIX 75 CENTIMES

S'adresser au Bureau de l'ÉMANCIPATION, 4, Plan de l'Aspic

N I M E S

Les Prophéties de Fourier, par Ch. GIDE..... 0,30

Le Contrat de Salaires, par Ch. GIDE.... 0,30

L'ÉMANCIPATION

Journal d'Economie Politique et Sociale

Organe des Associations ouvrières et du Centre régional coopératif du Midi

Paraissant le 15 de chaque mois

Directeur :

E. DE BOYVE

2, Bosquet de l'Esplanade.

Administrateur :

TH. THOLOZAN

4, Plan de l'Aspic.

Abonnements :

FRANCE et ALSACE, 2 fr. 50 — ETRANGER, 3 fr. 50